

DELPHINE KREUTER

LIBRE ET SON CONTRAIRE

Vernissage samedi 9 mars 2019

Exposition du 9 mars au 13 avril 2019

D'un cheval de bois à huit pattes à un mouton orné d'une corne de licorne aux couleurs arc-en-ciel, d'une statuette de danseuse décapitée à des silhouettes fantomatiques captées dans des théâtres urbains en (dé)construction, de mots inscrits sur des vêtements et des murs à des regards suspendus à la possibilité d'une apparition, les images de Delphine Kreuter s'entrechoquent, comme dans un labyrinthe secret et joyeux. L'éclectisme des situations et des personnes situées répond à la plasticité du regard de l'artiste happée par les brouillages du temps autant que par l'électricité de l'air. Ses images portent la trace de son étonnement et de sa fascination pour ce qui résiste à toute possibilité d'expliquer logiquement le monde.

Regarder le monde, c'est d'abord réunir ses reliques, recomposer ses ruines, y compris lorsque celles-ci s'incarnent dans une petite cassette audio brisée retrouvée dans la vallée du Panshir, ou dans un manège abandonné dans un désert des Emirats arabes unis.

Resserrés, centrés sur la matière sèche d'une plaque ou d'une étiquette, mais aussi dilatés, élargis à l'immensité d'un vide, d'un paysage ou d'une page blanche, les cadres de Delphine Kreuter s'ajustent à des modes de perception opposés, comme la preuve en acte de ce qui l'aspire : une chose et son contraire. Souvent, au sein d'une même image, transpire cette tension entre un élan et son évanouissement, entre une aspiration et sa chute. Les jeunes garçons en scooter sur une falaise semblent épris de liberté tout en se heurtant au risque de tomber dans le ravin et de céder au vide ; un manège abandonné dans le désert à l'allure d'un ruban infini, sans issue ; sur une voiture au bout du monde en guerre s'affiche un mot « Love », signe d'une résistance qui ne dit pas son nom ; la dernière phrase du roman de Houellebecq « Soumission », elle aussi au bord du vide, du blanc des pages non écrites, nous plonge dans l'inconnu ; Camille, jeune fille au regard doux et farouche, affiche l'ambivalence de la jeunesse, aussi forte qu'inquiète... L'écriture poétique de Delphine Kreuter abrite en son cœur vibrant cette alliance mystérieuse entre des signes qui se contredisent au moment même où ils s'expriment.

Au cœur de cette cosmogonie du minuscule et de l'ineffable, la mélancolie s'approche de l'élégie de la disparition, la résignation se mêle au goût de la liberté. Delphine Kreuter n'aime rien de plus que cette dialectique secrète entre une promesse et ce qui la contredit. Comme si à la matérialité implacable du réel, dont Jacques Lacan rappelait qu'il est « ce contre quoi on se cogne », la photographe opposait la fantaisie d'un regard indiscipliné, qui ne va que là où on lui dit de ne pas d'aller, qui s'attache aux infimes détails du monde.

Ce que Delphine Kreuter prélève du réel n'a comme consistance que la part d'étonnement qu'elle lui confère et qui contamine les regards de ses spectateurs, étourdis par un mélange de candeur et de poésie, de magie et de pesanteur.

L'absence d'un récit trop évident, fuyant un cadre qui pourrait étouffer son énergie libertaire, s'accommode de la présence, dans le même mouvement, d'un ré-ancrage dans le temps, une volonté de se situer dans l'espace et dans un moment de l'histoire. Le titre de l'exposition « Tête d'une jeune femme, Libre et son contraire », reprenant celui d'une image d'un cartel d'une sculpture à Damas, désigne en creux ce geste d'une identification. Identification d'une femme, comme le disait Michelangelo Antonioni, ou identification d'une part manquante. La part qui manque à la marche souveraine du monde, ou qui manque à l'harmonie des choses de la vie. C'est avec ces manques, avec les marques de l'histoire, mais aussi contre les oublis, que joue Delphine Kreuter, cachant sous l'objectivité implacable de ses images enfantines l'espérance d'un salut malicieux. Elle ne devrait rien avoir à regretter à laisser ainsi son regard affronter le hasard et fuir la nécessité.

DELPHINE KREUTER

FREEDOM AND ITS OPPOSITE

Vernissage saturday, march 9th 2019
Exhibition from march 9th to april 13th 2019

From a eight-legged wooden horse to a sheep with a rainbow unicorn horn, a beheaded ballerina statuette to ghostly silhouettes collected in urban theaters under (de)construction, words written on clothes and walls to gazes waiting for an apparition, the images of Delphine Kreuter collide as if they were in a secret and joyful labyrinth. The diversity of situations and protagonists demonstrates the plasticity of the artist's approach, caught up in weather interferences and air electricity. Her images are the witnesses of her wonder and fascination for what resists to all logical explanation of the world.

For the artist, looking at the world means gathering its relics and recomposing its ruins, even when they take the form of a small broken audio disk found in the Panjshir Valley, or an abandoned ride in a desert of the United Arab Emirates.

Close, focused on the dry surface of a plate or a label, but also large and open on the immensity of a void, a landscape or a blank page, the frames of Delphine Kreuter adjust to opposite modes of perception, like a proof by act of what inspires her work: one thing and its contrary. Often, a same image expresses a tension between impulse and disappearance, urge and discouragement. Young boys riding their scooters on a cliff experience the thrill of freedom while risking falling into the ravine and giving in to the void. A ride abandoned in the desert takes the appearance of an endless and hopeless ribbon. On the other end of the world in war, the word "Love" is written on a car as a sign of silent resistance. Also on the edge of the void, of the unwritten blank pages, the last sentence of Houellebecq's novel "Soumission" takes us into the unknown. Camille, a young girl with gentle wild eyes, embodies the ambivalence of youth, both strong and anxious... At the vibrant core of Delphine Kreuter's poetic writing lies the mysterious wedding of signs that simultaneously express and contradict each other.

In this cosmogony of the minuscule and unfathomable, melancholy turns into an elegy of disappearance, and freedom tastes like resignation. Delphine Kreuter loves nothing more than this secret dialectic between a promise and its contradiction. As if to the harsh materiality of reality, which Jacques Lacan described as what we bump against, the photographer opposed the creativity of a disruptive vision, exploring only places it is not supposed to, probing the tiniest details of the world.

What Delphine Kreuter collects from reality has no other substance than the wonder the artist creates around it and communicates to the viewers, stunned by a blend of genuineness and poetry, magic and gravity.

The absence of an overtly comprehensible narration, avoiding all frameworks that could smother her free energy, does not exclude a re-anchoring in time, a desire to be situated in space and a historical moment. The title of the exhibition, "Tête d'une jeune femme, Libre et son contraire", refers to a sculpture in Damascus and suggests an act of identification. Identification of a woman, as Michelangelo Antonioni said, or identification of a missing part. The part missing to the world's sovereign affairs or to the things in life. Delphine Kreuter plays with these missing parts and with the traces of history, but also against oblivion, hiding under the ruthless objectivity of her childish images a mischievous hope for salvation. May she continue to let her eyes wander in the unknown and against necessity.

Jean-Marie Durand

DELPHINE KREUTER

LIBRE ET SON CONTRAIRE

Vernissage samedi 9 mars 2019

Exposition du 9 mars au 13 avril 2019

États-Unis, Taiwan, Espagne, Hongrie, Afrique du sud... En 2008 j'accompagne mon long métrage de festivals en festivals et le 23 décembre je pars à Dubaï, avec la bourse de la villa Médicis hors les murs, en résidence, trois mois.

Je suis partie dix ans.

J'avais sans doute besoin d'agrandir mon champ de visions, mon sentiment de liberté.

C'est donc avec mes idées de liberté que je vis aux Émirats Arabes Unis, que je vais en Afghanistan, en Syrie, en Oman, au Liban, en Turquie, avec cette foi, en la liberté que je passe l'année 2017 dans le nord de la Tunisie.

Moi qui aimais me baigner nue, et aime toujours, crier en haut des collines, boire du champagne, qui supporte mal l'autorité, qui pleure devant les infos, et qui, bien sûr, faisais des photos trash.

C'est ça.

Je reviens à Paris en septembre 2017. Pendant toutes ces années je n'ai cessé de photographier, de filmer, d'écrire. Je n'ai rien montré. J'ai manipulé les images silencieusement.

J'ai repris avec plaisir, avec Alain une conversation laissée en suspens. Cette exposition est le fruit de ces années, et de nos retrouvailles.

Les photographies que je présente ne sont pas documentaires, et je ne veux rien pointer du doigt – évidemment je pourrais le faire, le réel est parfois généreux. Une grande partie des images a été réalisée dans des pays musulmans mais je n'ai pas voulu orienter mon exposition sur le sujet musulman : je parle de l'interdit ou d'un rêve brisé, du désir, du sentiment de liberté, de la solitude, en mêlant les origines des images - certaines sont françaises et toutes récentes. Prises à des endroits et à des moments différents, elles tissent des liens et entrent en discussion sans frontière.

Les rapprochements improbables permettent un dialogue à des éléments qui avaient peu de chance de se rencontrer – ainsi se construisent des phrases nouvelles, et des impressions : je reste du côté poétique de la vie.

Mon regard se pose sur les mondes que je traverse : les signes qui nous entourent, les plans serrés, les espaces vides découpés, les détails bavards, leur ironie... Les photographies ont le luxe de montrer une chose et de parler d'une autre. Le ciel sur l'horizon peut devenir un mur.

Je compte les solitudes ; et nous croise, tous, chacun, seul au bout d'un monde.

Disparitions fixées, traces de religions : les croyances sauvent ou s'enragent, elles deviennent folles ; on peut aussi les perdre. On peut aussi en rire – sans se faire tuer ?

Les mots photographiés sont brisés, distordus, le sens est perdu – ou révélé dans les cassures du langage, les mises en scène de la vie.

Delphine Kreuter

United States, Taiwan, Spain, Hungary, South Africa...in 2008 I take my feature film from festival to festival and the 23rd of December I leave for Dubai, with the Hors les Murs residency grant from Villa Médicis, for a three-month stay. I'm gone for ten years. Without a doubt I needed to broaden my perspective, my understanding of freedom.

It was thus with my ideas of liberty that I lived in the United Arab Emirates, that I went to Afghanistan, to Syria, to Oman, Libya, Turkey, with this faith in freedom that I spent 2017 in the north of Tunisia. Me, who likes to swim nude (and still likes to), to scream from hilltops, drink champagne, who bristles at authority, who cries watching the news, and who, of course, creates trash photos. So it is. I come back to Paris in September 2017. For all those years I never stopped taking photographs, filming, writing. I shared nothing. I worked on the images in silence.

With pleasure I picked up a conversation with Alain Gutharc that we had left hanging. This exhibition is the fruit of those years and of our reunion. The photos that I present here are not documentary and I don't like pointing a finger – which obviously I could do. What is real is often generous enough. A large part of the images were taken in Muslim countries but I didn't want to position the exhibition on the subject: What I'm communicating is the forbidden or of a shattered dream, of desire, the feeling of freedom, of solitude – their origins are a deliberate mix. Some are from France and brand new.

Taken in different places and moments, they weave together locations and prompt a discussion without borders. The unlikely juxtaposition opens up a dialogue made up of elements that previously had little chance to meet – thus creating new phrases and impressions: I remain on the poetic side of life. My gaze is cast on the worlds that I traverse: the signs that surround us, the narrowed perspectives, the cut-off vistas, the telling details, their irony...the photos have the luxury of showing one thing and speaking of another. The sky on the horizon can become a wall. I count the different types of solitude, and that each of us encounters, alone to the ends of the earth.

Absences in silhouette, traces of religion: beliefs save or enrage, they become madness. Used, worn out; we can also lose them. Can we also laugh at them without getting ourselves killed?

The words I photograph are broken, distorted, the meaning is lost – or revealed in the cracks of language, the mise en scene of life.

In photographing, I believe we shine a light on what is buried in us. But my story surely echoes others': I capture what I can here and there, life's desires, its beauty and love. It's a question of dreams belonging to children young and old, of women, of mothers – dreams that are ours and ones that are forbidden, or conditioned by society, by turns mothers, salesgirls, storytellers...

I see dreams of beauty, of princes, of gods, of big breasts, of riches, of power, of clothing, of dignity, of passports, of peace.

And of the horizon. Of flight, spirit and the forgotten.

Of liberating transgression.

Of laughter.

I cherish the futile, most important moment that creates joy.

Delphine Kreuter